

Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 27 (1997)
Heft: 9

Artikel: Qu'il est doux de ne rien faire!
Autor: Denuzière, Maurice
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-827418>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Qu'il est doux de ne rien faire!

par Maurice Denuzière

Panem et circenses, réclamaient les Romains. Du pain et des jeux, de quoi calmer la faim et exciter les sens de l'homme ordinaire. Si nos sociétés évoluées, plus généreuses et moins cruelles que celle des Césars, s'efforcent, sans toujours y parvenir, d'offrir à tous le pain quotidien, elles réussissent mieux encore dans le domaine des jeux, que l'on nomme aujourd'hui animation.

Les psychologues patentés vous diront que l'animation, qu'elle soit sportive, folklorique ou culturelle, délivre les gens du stress, facilite la communication entre citadins peu enclins à communiquer, car toute animation – de ville, de village ou de quartier – se doit d'être communautaire.

Les mauvaises langues politiques et les anarchistes de tradition soutiennent que les municipalités subventionnent les animations, comme autrefois les empereurs romains, pour empêcher le citoyen de réfléchir à la façon dont il est gouverné.

La formule ne date pas d'hier et le temps a conféré à certaines animations, culturelles ou sportives, des lettres de noblesse. Mais l'animation urbaine, telle qu'on la pratique aujourd'hui, est souvent mercantile, parfois démagogique. Il s'agit de distraire les électeurs désœuvrés en organisant une agitation spectaculaire dans les rues de la cité, sans se soucier des goûts et de la tranquillité des gens qui savent se distraire eux-mêmes. A ces derniers on impose des contraintes: interdiction de circuler, de faire la sieste hors de portée des hauts-parleurs, obligation de subir, jusqu'à une heure avancée de la nuit, les éructations tonitruantes des groupes de rock ou de rap admis à libérer leurs fantasmes douteux aux carrefours. Le décor urbain endure parfois de niais travestissements dont les contribuables font les frais. C'est ainsi, il y a quelques années, que les Parisiens virent semer du blé sur les Champs-Élysées. Pendant un temps, on empaqueta le pont Neuf dans du papier craft. Comme la chose plut à

quelques intellectuels, qui confondent art et emballage, l'artiste fut invité à sévir à Florence!

J'ai constaté avec tristesse qu'en Suisse romande, l'arc lémanique, un des plus beaux décors du monde, oasis de sérénité, n'échappe pas aux animateurs. On a vu sur le Léman, devant Montreux, des canots automobiles filer à deux cents kilomètres à l'heure. Pendant quelques mois, jusqu'à ce que les autorités cantonales s'en émeuvent et la fasse enlever, le regard des promeneurs fut agressé, à Vevey, par une fourchette, à la taille de Gargantua, plantée dans le lac, à quelques mètres du rivage. A Genève, le pont des Bergues se couvre périodiquement d'un tunnel de toile plastifiée, genre garden-party de sous-préfecture, qui abrite une exposition de l'immobilier et fait douter du bon goût des promoteurs. Parfois, pour attirer, de plus loin, l'attention des Genevois et des touristes, est dressée, sur la rive gauche, une tour qui, de la rive droite du Rhône, s'inscrit, verrue importune, dans la perspective de la flèche de Saint-Pierre!

A la belle saison, les marchands de frites, de sandwiches et de glaces construisent des baraques sur le quai-promenade du Mont-Blanc, du débarcadère – où fut assassinée, il y aura un siècle l'an prochain, la pauvre Sissi – jusqu'au jardin de Mon-Repos, dont l'appellation est devenue fallacieuse. Livrée aux cyclistes, aux amateurs de planches et de patins à roulettes, aux barbouilleurs de trottoirs, le long promenoir des Pâquis, que peignit Corot au XIX^e siècle, devient, certains jours, infrequentable aux piétons, pour qui il fut aménagé, en d'autres temps, par une municipalité plus attentive au bien-être et à la sécurité des citoyens. La mode étant à la course à pied à travers les villes, source de revenus pour les cardiologues et les kinésithérapeutes, de nombreux maires organisent, un peu partout en Europe, des marathons, à l'exemple de New York ou de Paris, et font courir leurs admi-

nistrés, qu'ils se contentent d'habitude de faire marcher!

La France a vécu, cet été, plus de sept cents festivals en tout genre. C'est dire que trouver dans l'hexagone un coin tranquille devient une sorte de gageure estivale. Ces manifestations, généralement bruyantes, ayant déjà conquis les stations et villes attractives, atteignent maintenant d'humbles villes ou bourgades en mal de publicité. Rencontres folkloriques, congrès, foires, grands prix automobiles ou cyclistes, défilés de vieux tacots ou d'attelages romantiques, quinzeaines commerciales sonorisées, concours de boules, de natation ou de canoé kayak, concerts de carillons, concours de pêche, salons de la brocante, de la bande dessinée, de la gastronomie se multiplient. Périodiquement, on lâche sur des voies, subitement interdites aux automobiles, des garçons de café véloce, des bergers landais sur échasses, des majorettes dodues, des cavalcades, des fanfares croates ou écossaises, des danseurs de samba, des jongleurs, des cracheurs de feu et d'autres. Le dimanche venu, ces animations prennent le relais des défilés revendicatifs de la semaine, dont on connaît tous les refrains.

L'été, des acteurs amateurs dressent leurs tréteaux sur les places, tandis que des douzaines de peintres, engagés dans un concours qui n'ouvre pas la villa Médicis, s'efforcent de mettre sur la toile, en un temps déterminé, le décor urbain de leur choix.

Quel maire, auvergnat, breton ou bourguignon, quel syndic vaudois, quel maire genevois, quel président valaisan donnera l'exemple en apposant à toutes les entrées de sa ville: «Venez chez nous. Ici, il ne se passe rien»?

Gageons que ces cités du silence retrouvé verront affluer les paisibles adeptes du farniente, ceux qui détestent «le mouvement qui déplace les lignes» et vont répétant: «qu'il est doux de ne rien faire quand tout s'agite autour de nous»!

M. D.